

nos fantaisies, mais avec le discernement d'une raison désintéressée, & avec un sentiment éclairé.

« Voilà, Monsieur, l'aimable & utile leçon que je reçus de maman hier matin. Et quelle fut ma joie de sentir tous mes torts, lorsque je vis revenir à nous Marianne, non moins baignée de ses propres larmes que des pleurs de sa mère, confuse d'avoir pu vouloir un moment se séparer d'elle, enfin rendue à la Nature, & nous conjurant d'oublier ou de pardonner son erreur ! alors ce fut à moi d'être honteuse de la mienne. Je le fus, je le suis encore ; je l'expie en vous l'avouant ». CAMILLE.

« Qu'on est heureux, trop aimable CAMILLE, lui répondit Raimond, d'avoir commis quelque légère erreur de bonté, de pure innocence, lorsqu'on a tant de modestie & de grace à s'en accuser ! Ah ! si le Ciel ne m'avait pas donné cette sincérité dont s'honore mon cœur, votre exemple seul, & le charme que votre candeur a pour moi, suffirait pour me l'inspirer ; & je veux vous prouver qu'au moins par quelques traits votre Hippolyte vous ressemble : je vais donc m'accuser aussi.

» L'autre jour, tandis que mon père promenait l'œil du maître sur les travaux de ses campagnes, le Syndic de notre Paroisse est venu pour le consulter. Il n'a trouvé

que moi; & il a bien voulu, en attendant mon pere, m'expliquer ce qui l'amenait.

» L'avant-veille du jour où l'on devait tirer à la Milice, un jeune & beau garçon, le plus estimé du village, Firmin était venu le prier en secret de faire tomber sur lui le sort. Le Syndic savait bien que dans les fonctions aucune fraude ne lui était permise; mais celle-ci était favorable aux autres garçons du village; & en faisant pour Firmin ce qu'il lui demandait, loin de nuire à personne, il les servait tous à leur gré. Cependant, pour être plus sûr de ne rien faire que d'honnête & de juste, il prenait conseil de mon pere.

» Pourquoi, demandai-je au Syndic, ce jeune homme, s'il veut servir, ne s'engage-t-il pas? Que n'attend-il au moins qu'on ait tiré au sort, pour s'offrir à la place de celui sur lequel le sort sera tombé? C'est ce que je lui ai proposé, me répondit cet honnête homme; mais il a ses raisons, dit-il, pour ne paraître pas volontairement engagé. S'il veut l'être, ajoutai-je, il n'y a rien de plus libre; & puisqu'il le demande, vous pouvez sans scrupule faire tomber sur lui le sort. Je n'ai donc que faire, dit-il, d'attendre M. votre pere, & de l'importuner de ma consultation. Je l'assurai que l'avis de mon pere serait le mien; il voulut bien m'en croire; & en me remerciant de l'avoir tiré de peine, il s'en alla.

» Le soir , lorsque mon père fut de retour des champs , je lui contai ce qui s'étoit passé comme la chose la plus simple ; & je ne fus pas peu surpris de voir qu'il y attachait une sérieuse importance. Tu as , me dit-il , un peu légèrement donné ton avis pour le mien : ne te presse plus tant de répondre pour moi ; tu sais bien que nos têtes ne sont pas du même âge. Heureusement , ajouta-t-il , que le mal n'est pas fait encore ; & à l'instant il envoya prier le Syndic de venir le voir , & de lui amener le jeune homme.

» Confus , je gardai le silence ; & lui , sans insister sur ma faute , ne parla plus que de sa promenade & de l'état de la campagne. Vous croyez bien que je fus sensible à cette indulgente bonté. Mais bientôt arriva le Syndic avec le jeune homme.

» Firmin , demanda mon père à celui-ci , quel âge avez-vous ? — J'ai vingt ans. — Avez-vous encore père & mère ? — Hélas ! non , j'ai perdu ma mère. — Et votre père est-il âgé ? — Il a cinquante-cinq à cinquante-six ans. — Etes-vous fils unique ? — Non , j'ai un frère aîné. — Comme vous est-il garçon ? — Lui ? non , Monsieur ; il est même bien marié. — Et il a des enfans ? — La maison en est pleine. — Vivez-vous bien ensemble ? — Assez bien jusqu'ici. — Votre père est-il à son aise. — Il était à son aise avant que d'avoir tout donné. — Tout

donné? — Oui, Monsieur : mon frere a tout ; mon pere & moi nous n'avons rien. Le pauvre homme, en se dépouillant, croyait, à force de travail, avoir le temps de m'amasser un nouvel héritage; mais vous savez combien les espérances des Laboureurs sont casuelles; les siennes l'ont trompé. — Et voilà donc pourquoi vous voulez quitter la maison? — Oui, la maison & le village, où je ne puis plus me souffrir. Mais je ne veux pas que mon pere sache les chagrins qu'il me cause. Il a oublié, en mariant mon frere, qu'il avait deux enfans; je ne m'en suis jamais permis aucune plainte; & grace au Ciel, je n'ai jamais cessé d'aimer, de révéler mon pere : mon frere lui-même est encore à favoir ce que j'ai sur le cœur; en travaillant pour lui, je ne lui ai fait aucun reproche; & je n'aurais jamais connu l'envie, si je n'avais pas eu le malheur de connaître. . . Il s'interrompit; & mon pere ajouta, *l'amour?* Et oui, Monsieur, l'amour, c'est l'amour qui me perd, qui me rend la vie odieuse, qui me force à quitter mon pere, & qui me détermine à m'aller faire casser la tête dans la premiere occasion où je pourrai trouver la mort. En prononçant ces mots, Firmin avait sur le visage la résolution & la pâleur du désespoir.

„ Bon jeune homme, lui dit mon pere, je conçois à présent pourquoi vous vouliez

rejetter sur le sort le reproche qu'on vous ferait d'avoir délaissé votre pere. Mais cette fraude officieuse, & que vous croyez innocente, M. le Syndic a raison de ne pas la croire permise. Un devoir étroit & severé l'oblige de laisser décider par le sort ce que la Loi veut que le sort décide. La regle une fois violée cesserait d'être inviolable, & vous sentez les conséquences d'une premiere infidélité dans les fonctions qu'il remplit. Ne l'attendez donc pas de lui. Mais dites-moi quel est cet amour qui vous réduit au désespoir.

— Hélas ! dit Firmin, c'est l'amour d'un jeune homme sans bien, pour la fille d'un homme riche, qui, comme de raison, veut bien établir son enfant. — Et cette enfant vous aime-t-elle ? Il répondit par un silence. — Et si vous étiez établi, assez bien pour avoir l'assurance d'être à votre aise en travaillant, l'obriendriez-vous de son pere ? — Je le crois : il m'estime assez ; même il me semble quelquefois qu'il a la bonté de me plaindre. S'il est ainsi, écoutez-moi, lui dit mon pere : Il y a dix ans que je fais moi-même valoir mon bien ; je fais quel en est le produit. Je ne veux pas que mon revenu baisse. Si par votre travail & votre économie vous pouvez me le conserver, & y trouver votre bien-être, la ferme en est à vous. Que M. le Syndic se charge d'arranger sur ce plan votre mariage ; vous voilà

établi chez moi. Un bon père ne sera point puni d'un moment de faiblesse qu'il se reproche, hélas ! peut-être plus que vous ne pensez.

» Mon père avait raison. Celui de Firmin est venu tomber à ses genoux, arroser ses mains de ses larmes, & lui avouer que sans lui il serait mort inconsolable d'avoir déshérité son fils.

» Le Syndic en secret a reçu de mon père de quoi payer un engagement libre, pour remplacer le jeune villageois qui tomberait à la Milice; & Firmin, qui, dans quinze jours, va épouser cette Marcelle, qu'il aime tant & dont il est aimé, n'a plus envie de mourir.

» Tu vois, m'a dit mon père, que ce qui te semblait si simple ne l'était pas; corrige-toi, mon fils, de ta légèreté; & pour ta peine, fais-en l'aveu à la sage Camille. Elle t'en grondera encore plus doucement que moi «.

HIPPOLYTE.

On voit quel caractère de confiance & d'intimité avait pris leur relation. Je ferais des volumes si je la transcrivais; mais c'est en dire assez que d'indiquer les sources qui la rendaient intarissable.

Les phénomènes de la Nature, les tableaux qu'elle déployait, les beautés ravissantes dont on avait joui au lever de l'aurore, au coucher du soleil, dans les as-

videns d'un orage ; les scènes de la vie rurale , les incidens qui l'animaient , qui la variaient à leurs yeux ; les impressions morales qu'ils rapportaient le soir de leurs utiles promenades ; & plus abondamment encore les fruits de leurs lectures , les observations naïvement ingénieuses qu'ils se communiquaient sur les mœurs & sur les usages des temps plus ou moins reculés , les comparaisons qu'ils faisaient des belles actions ou des grands caractères qui les frappaient de ressemblance ; enfin tout ce qui peut intéresser de jeunes âmes , exalter de jeunes esprits , se reproduisait dans leurs lettres avec une vivacité d'imagination , une sincérité de sentimens & de pensées dont leurs parens étoient charmés. On y voyoit des deux côtés l'instruction s'accroître sensiblement de jour en jour , & les fruits s'en développer. Si dans Raimond la marche des idées étoit plus réglée & plus sûre , l'essor de l'esprit dans Adele avoit plus de prestesse & de célérité. Lors même que ses aperçus n'étoient pas assez justes , ils étoient faits encore ; ses erreurs avoient de la grace dans leur douce ingénuité. Jamais son adverfaire n'avoit raison dans leurs disputes , sans admirer l'air spirituel & charmant dont elle avoit tort.

Lui , sans y penser , ou peut-être en y pensant , mêloit toujours à ses propos quelque allusion imperceptible , quelque trait

léger & furtif de louange indiscrete, ou de sentiment échappé, qui décelait une ame continuellement occupée de son objet unique; & sans presque jamais lui parler d'elle-même, il avait le secret de lui bien faire entendre qu'il y pensait toujours.

On conçoit aisément le chemin que dut faire dans l'espace de trois années cette aimable correspondance. De temps en temps on avait l'art cruel de retarder l'arrivée des lettres; & alors Dieu fait quelle nuit, quel jour, quel siecle de momens chacun passait à les attendre. Dans Adele, l'inquiétude ne ressemblait qu'à la tendresse d'une sœur alarmée sur la santé d'un frere absent & vivement chéri. Mais dans Raimond, l'impatience était le trouble & le tourment d'une ame qui avait peine à se posséder. Comme l'un des soins de son pere était de lui apprendre à se commander à lui-même, il lui cachait la violence des mouvemens qui l'agitaient; & il se dérobaît à lui pour aller dans la solitude les exhiler par des soupirs. Son pere l'observait, l'écoutait, le plaignait; & avec une lettre consolante à la main, venait enfin le soulager.

Lorsqu'il fut bien décidé qu'ils s'aimaient, comme pouvaient s'aimer deux êtres invisibles; à présent, dit la mere, il faut leur ménager le plaisir de se voir, mais sans se reconnaître, ni se douter qu'ils soient les

mêmes. Quoi ! Madame, dit Varanzai, encore une nouvelle épreuve ! Et sans cela, dit-elle, comment nous assurer qu'ils se plaisent par la figure autant que par l'esprit & par le caractère ? C'était bien là le principal ; mais l'accessoire est quelque chose ; & si ma fille n'avait pas aux yeux de votre fils tout le même succès qu'elle a dans sa pensée ; s'il lui souhaitait plus de beauté ? eût-il d'ailleurs pour elle assez d'estime pour la préférer aux plus belles ; je fais quel est le risque qu'elle aurait à courir, & je ne veux pas l'y exposer. Nous supposerons un voyage qui, nous éloignant l'un de l'autre, suspendra leur relation ; & chacun de notre côté, nous irons, avec nos enfans, passer cet hiver à Paris. Des sociétés communes, des soupers, quelquefois le bal, où nous les ferons inviter, amèneront des entrevues. Là, nous observerons l'effet que produira mutuellement leur présence ; & s'il est favorable, nous leur ménagerons quelques momens de liberté pour filer leur petit Roman. Mais voici le moment de nous réitérer la parole de ne rien dire qui les décele l'un à l'autre. Je le promets de mon côté, je l'exige du vôtre, & je l'exige absolument.

Cet engagement pris, & tout bien arrangé, il fut dit qu'il y allait avoir des voyages & une absence durant laquelle on ne s'écrit point. Ce fut pour eux comme

un deuil annoncé. Bientôt après chacun des deux apprit qu'on allait quitter la campagne, & faire quelques mois de séjour à Paris. Cette nouvelle, qui dans un autre temps aurait pu causer de la joie, ne fit qu'une impression de tristesse & de déplaisir sur ces deux âmes solitaires qu'un long silence allait peut-être séparer. Enfin Raimond avec son père, Adele avec sa mere, se rendit à Paris; & ce qui résulta de ce voyage n'est pas difficile à prévoir.

Par M. MARMONTEL.

(La fin au 1<sup>er</sup>. Mercure d'Octobre.)

*Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogriphe du MERCURE dernier.*

LE mot de la Charade est *Moulin*; celui de l'Énigme est *les Notes de Musique*; celui du Logogriphe est *Monde*, où l'on trouve *Démon*.

### C H A R A D E.

**M**ONNOIS, étoffe, instrument de cuisine;  
Voilà mes deux premiers, voilà mon tout : devinez.

É N I G M E.

**J**E suis un tout avec ma queue ;  
 Dont je suis membre sans ma queue ;  
 Je ne peux rien avec ma queue ,  
 Si l'on m'en sépare sans queue ;  
 J'occupe fille ou femme avec ma queue ;  
 Alors je suis en mouvement sans queue ;  
 Bref , j'ai cinq pieds , Lecteur , avec ma queue ;  
 Je n'ai ni pieds ni tête sans ma queue .

( Par M. F... G... de Sedan. )

L O G O G R I P H E.

**J**E suis dans chaque Culte un objet qu'on révere ;  
 Les Prêtres, les Rabbins font tous mon ministère :  
 Décompose mon nom , je te donne une fleur ;  
 Le dernier châtimeut qu'éprouvait maint voleur ;  
 Cet emblème sacré qui pare notre tête ;  
 L'endroit où le vaisseau ne craint plus la tempête ;  
 Ce qui sert au Sauvage attaquant l'ennemi ;  
 Enfin , ce que Clovis reçut de Saint Remi .

( Par M. Jean-Baptiste Calvet de Rignac ;  
 Département de l'Aveiron. )

NOUVELLES

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*LETTRES écrites de Barcelone à un Zélateur de la Liberté, qui voyage en Allemagne; Ouvrage dans lequel on donne des détails vrais & circonstanciés, 1°. sur l'état dans lequel se trouvaient les frontières d'Espagne, en Mars 1792, sur le cordon qu'on y a formé, & les préparatifs de guerre qu'on prétend y avoir été faits; 2°. sur les Emigrés dans ce pays, sur l'accueil qu'ils y recoivent, & leurs menées; avec plusieurs Anecdotes à ce sujet, auxquels on a joint quelques Réflexions & des détails philosophiques sur les mœurs, usages & opinions des Espagnols, &c. &c. Par M. CH\*\*.* Citoyen Français. A Paris, chez Buisson, Imprim-Lib. rue Haute-feuille, N°. 20. In-8°. Prix, 4 liv. 10 s. br. & 5 liv. franc de port par la Poste.

Ces Lettres, écrites avec la liberté & la négligence d'une correspondance familière, n'en sont pas moins curieuses & instructives. Elles sont d'un Patriote éclairé & judicieux, qui fut véritablement chargé d'une commission particulière du Gouvernement au commencement de cette année, pour aller en Espagne reconnaître l'état des choses & la disposition

N° 36. 8 Septembre 1792. B

des esprits par rapport à notre Révolution. Il était plus en état que personne de s'acquitter de cette commission que les circonstances rendaient assez délicate. Il avait déjà passé quinze années de sa vie à Madrid, & parlait l'Espagnol comme le Français. C'est toujours un avantage précieux de savoir la Langue du pays où l'on voyage, sur-tout comme observateur ; sans cette connoissance, il est à peu près impossible de se procurer des notions justes sur quoi que ce soit, & l'ignorance du langage est une des causes principales des erreurs où sont tombés ceux qui nous ont donné des relations des pays lointains. Un homme qui ne fait pas la Langue du pays, y est, pour ainsi dire, comme s'il était sourd, & faute d'oreilles, ses yeux le trompent souvent. La facilité de s'exprimer en Espagnol a été d'une grande utilité à notre Voyageur : on voit en lisant ses Lettres qu'elle le tira de beaucoup d'embarras ; & aplaît devant lui beaucoup d'obstacles. Les défiances que sa qualité d'Étranger & de Français inspirait au premier moment, semblaient disparaître, dès qu'on avait entendu de sa bouche une phrase Espagnole. En général, les nationaux, en tout pays, sont portés à regarder presque comme un concitoyen celui qui s'énonce dans leur idiome. Le Français est trop porté à croire que le sien peut lui suffire par-tout, parce qu'on l'entend dans toute l'Europe. C'est une erreur ; & un avertissement essentiel pour quiconque veut voyager avec fruit dans quelqu'un des grands États de l'Europe, c'est de commencer par en apprendre la Langue.

1. Au commencement du regne de Louis XIV, rien n'était plus commun en France que de

favour l'Espagnol, comme aujourd'hui l'Anglais : c'est tout le contraire à présent, & ce changement est une conséquence nécessaire de l'influence politique des deux Nations. L'Espagne alors était prépondérante; elle n'est plus rien, & l'Angleterre est devenue une puissance du premier ordre : voilà ce que fait la différence des Gouvernemens. Que fera donc la France, qui, par ses moyens naturels, a toujours été au premier rang, si jamais elle parvient à s'organiser de manière à leur donner un principe d'action, constant & régulier? Elle doit être un jour, dans cette supposition, supérieure à l'Angleterre : celle-ci a besoin d'un comme ce dominateur; les soutiens de sa force & de sa prospérité sont dans les deux Indes; ils sont par conséquent incertains & menacés; la France reposerait sur ses propres fondemens, & ayant sagement renoncé à se faire craindre au loin, elle se contenterait de n'avoir rien à craindre chez elle, ce qui désormais fera le premier degré de puissance & de bonheur, & l'ambition des Nations éclairées. Nous saurons bientôt si cette haute destination sera la nôtre. Il nous faut faire un violent effort contre tant d'ennemis; mais il ne doit pas être long : celui qu'ils ont fait contre nous est si grand & si nécessairement momentané, qu'ils ne sauraient le soutenir long-temps. Cette première campagne est pour eux tout ou rien : si nous ne sommes pas enyalus ( & pour l'être avec tant de moyens de défense, il faudrait que nous ne fussions pas des hommes ), bientôt nous ne serons plus même attaqués, & l'on négociera dès le printemps.

A l'égard de l'Espagne, il n'y a qu'à lire les Lettres de M. Ch\*\*\*, qui contiennent

B 2

l'exacte vérité , & l'on verra , ce que savaient déjà tous les hommes instruits , qu'elle est loin de songer à nous faire la guerre , & encore plus loin de le pouvoir. L'Auteur donne ici l'état le plus détaillé de ses forces de terre & de mer , & le donne sur le témoignage de ses yeux : tout y est dans le délabrement , non seulement le plus pitoyable en lui-même , mais le plus irrémédiable , au moins de long-temps , par les vices de l'administration & l'abâtardissement universel. Les Troupes , peu nombreuses , ne sont ni payées , ni vêtues , ni armées ; c'est leur état habituel , & personne ne songe à y remédier. Il n'y a nul esprit militaire , nul nerf , nul ressort dans la Nation , accoutumée depuis long-temps à jouir indolemment des douceurs de son beau climat , de sa paresse , de ses combats de taureaux , de ses cérémonies d'Eglise , de ses Madônes , de ses Saints , de ses guitares , de ses chapeltes , de ses Pèlerinages , & du *F. ndango* (1) , sans penser ni même se douter qu'il puisse exister un meilleur état de choses. La plus crasse ignorance & la plus stupide superstition ont tout abruti ( sauf quelques exceptions qu'il faut toujours supposer , & qui ne font rien à la généralité ). L'orgueil qu'ils mettaient autrefois à être le premier Peuple de l'Europe ( ils l'ont été pendant un siècle ) , ils le mettent aujourd'hui à être le plus Catholique & le plus dévot. La croyance au Pape & à la Vierge est

---

(1) Danse extrêmement lascive , qui fait les délices des Espagnols , que nos Courtisanes n'oseraient pas se permettre ici , & où les Moines figurent publiquement à Madrid.

la mesure de leur estime & de leur mépris. Un Français est à leurs yeux un hérétique tout comme un Anglais, avec cette différence qu'ils haïssent beaucoup plus le premier. Tout hérétique est à leurs yeux une espèce de monstre qui n'a d'humain que la figure, & comme les Grecs & les Romains appelaient barbares tous les Peuples qui n'avaient ni leur liberté, ni leur tactique, ni leurs lumières; de même les Espagnols appellent hérétiques toutes les Nations qui n'ont pas le bonheur d'avoir la Sainte Inquisition chez elles, & à ce titre ils le méprisent souverainement. Voilà pourtant ce que l'éducation monacale a fait d'une Nation spirituelle, généreuse & brave; c'est à ce point que l'ignorance & le fanatisme peuvent dégrader les hommes, quand une fois ils se sont mis entre les mains des Prêtres.

Ce qu'il y a de pis, c'est qu'on ne voit pas comment l'Espagne sortirait des ténèbres où elle est plongée. Il faudrait commencer par réformer l'éducation dont les préjugés, ordinairement invincibles, dominent la vie entière; & comment s'y prendre? Les hommes ne peuvent échanger leurs erreurs contre des vérités que par la communication des idées; & d'où viendrait-elle? La terreur qu'inspire le Saint-Office rend cette communication très-difficile & très-dangereuse; les conversations sont timides, même dans l'intimité, par la crainte des familiers de l'Inquisition, & les Livres raisonnables sont prohibés comme des poisons. La surveillance à cet égard est d'une effrayante sévérité. L'Espagne repousse les lumières, comme ailleurs on repousse la peste. Elle s'est comme cloîtrée au milieu de l'Europe,

& la raison en aura fait le tour avant de passer les Pyrénées.

C'est bien autre chose encore, depuis notre Révolution : comme elle n'est gueres connue des Espagnols que par les récits des Emigrés, on en a par-tout l'idée la plus épouvantable à la fois & la plus ridicule ; & ce cordon établi sur nos frontieres, qui a fait croire un moment à des vûes hostiles, n'était qu'une précaution de la frayeur & une barriere contre la contagion de ce qu'ils appellent *le mal Français*. Nous sommes dans ce pays-là sous une espece de proscription, & cette défiance excessive s'étend jusques sur les Emigrés, qu'on observe de très-près dans les cantons qui leur sont assignés, & qu'on ne laisse point passer au delà de la Catalogne, province la plus voisine de nos frontieres. Il y a de quoi s'amuser des conversations de l'Auteur des Lettres avec plusieurs de ces fugitifs : chacun d'eux a son plan de contre-Révolution tout arrangé, & ne doute pas que ce ne soit celui qui aura lieu. Tous se bercent journellement de l'espoir d'un armement de l'Espagne en leur faveur, & le Ministère n'y a jamais songé. Ils y mènent une vie plus triste & plus ennuyeuse à mesure que leurs ressources pécuniaires deviennent plus rares & plus difficiles ; elles s'épuisent aisément dans un pays où ils sont obligés de payer tout comptant & fort cher ; aussi l'or de la France est il très-commun en Catalogne ; mais il ne faut qu'un ou deux ans de paix pour le faire rentrer chez nous par le commerce, dans lequel il s'en faut bien que la balance des besoins & de l'industrie soit égale.

Je fais bien que sur cet exposé, qui semble

Rvrer ces peuples à la pitié & au mépris, des raisonneurs ne manqueront pas de répondre qu'au fond les Espagnols, quelque opinion que nous ayons d'eux, n'ont rien à nous envier; que dans leur esclavage & leur superstition, du moins ils sont tranquilles, tandis que nous sommes dans le trouble & le danger avec notre liberté & nos lumières; que le bonheur dépendant des idées acquises & des habitudes, les Espagnols sont aussi heureux en priant dans leurs églises, que nous pouvons l'être en discutant dans nos assemblées; aussi contents en lisant leurs Livres de dévotion, que nous nos Livres de Politique & de Philosophie; en assistant à leurs mauvais spectacles, que nous en écoutant des chef-d'œuvres; qu'en un mot ils se trouvent bien de leur manière d'être, & ne voudraient pas de la nôtre.

Cela est vrai, non seulement des Espagnols, mais en général de tous les Peuples, jusqu'à ce que de nouvelles idées viennent à s'y propager au point de faire naître de nouveaux desirs. Sans doute,

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas;

& c'est même une sage prévoyance de la Nature; afin que chaque Peuple supporte son état quel qu'il soit. Qui pourrait, par exemple, supporter l'esclavage, s'il avait l'idée & le sentiment de la liberté? Beaucoup de peuples ne l'ont pas, & ressemblent assez à ce Roi du Pegu qui ayant demandé à des Hollandais qui étaient leur Roi, & apprenant d'eux qu'ils n'en avaient pas, partit, ainsi que toute la Cour, d'un long éclat de rire, ne concevant pas comment on pouvait se passer de Roi. Mais que prouvent contre

nous les raisonnemens que je viens de rapporter ? Rien : au contraire , ils prouvent en notre faveur ; car ils partent de ce principe que la mesure de nos idées & de nos sentimens est en général celle de notre bien-être. Or , comme nous avons voulu & connu la liberté , qui , malgré ses premiers orages nécessairement passagers , est le premier bien pour ceux qui en ont une fois joui , & un bien que rien ne peut remplacer , il s'ensuit que ceux qui veulent aujourd'hui nous l'ôter sont nos plus mortels ennemis , & que nous ne saurions trop faire pour la conserver.

L'Auteur des *Lettres* , excellent Patriote , écrit avec un ton de vérité qui inspire la confiance & donne de l'intérêt à tous les détails de sa narration. Il a des connaissances , de la gaieté & de la Philosophie. On conçoit qu'il était en fonds pour se divertir de la sottise ou de la malice des Moines Espagnols. Pour égayer aussi nos Lecteurs , il faut leur conter un de ces Contes qui ne valent pas ceux de la Sultane des Mille & une Nuits , mais qui sont absolument dans le goût des Moines du XII<sup>e</sup>. siècle : ceux d'Espagne en sont encore-là. C'est l'Auteur des *Lettres* qui va parler. Il visitait les Hermites du Mont-Serrat.

» Mon guide me raconta , au sujet de l'hospitalité que son Couvent est obligé d'exercer ;  
 » que Charles III voulut les soustraire à cette obligation , à condition qu'ils donneraient une somme pour former un Hospice à Barcelone.  
 » Quelques Religieux y consentirent ; mais la majeure partie fut pour la négative , parce qu'ils regardèrent cette innovation comme contraire à leur institution , & capable d'empêcher les Pèlerins de venir au Mont-Serrat. La

» Vierge elle-même s'y opposa d'une manière  
 » manifeste ( me dit-il ) ; elle disparut de dessus  
 » l'Autel où vous la voyez ; on la chercha en  
 » vain ; on se mit en vain en prières pour en re-  
 » cevoir des nouvelles ; on ne découvrit rien ,  
 » & ce ne fut enfin que par révélation que le  
 » P. Anselmo, vieillard respectable, qui a 60 ans  
 » de Religion, nous apprit que la Vierge, en  
 » colere de l'assentiment qu'avaient paru donner  
 » quelques-uns de nos PP. à l'innovation qu'on  
 » leur proposait, avait juré d'abandonner l'Au-  
 » tel qu'elle honorait de sa présence depuis  
 » plusieurs siècles, & qu'on ne saurait le lieu  
 » de sa retraite que quand l'absolue totalité  
 » des Moines aurait déclaré ne vouloir point  
 » se prêter à cette innovation. Vous devez  
 » penser qu'il n'y eut alors qu'une voix dans  
 » le Chapitre pour la rejeter ; & nous fûmes  
 » du P. Anselmo, qui eut une seconde révé-  
 » lation, qu'on retrouverait la sainte image  
 » dans la même caverne où elle avait été  
 » trouvée pour la première fois. C'était dans  
 » les bois & à un quart de lieue du Monas-  
 » tere. Nous y allâmes processionnellement &  
 » dans la plus grande pompe, au milieu de plu-  
 » sieurs milliers de Pèlerins, que cette réinté-  
 » gration miraculeuse avait attirés. Il n'a pas  
 » été question depuis de l'Hospice ; le vœu du  
 » Ciel s'était trop bien manifesté à cet égard,  
 » & la Cour de Madrid ne va jamais contre  
 » le vœu du Ciel ».

Il est bon de savoir que ce Couvent est ri-  
 chement doté pour donner pendant trois jours  
 de mauvaise soupe & un mauvais grabat à  
 tous les Pèlerins qui vont visiter l'Hermitage  
 du Mont-Serrat ; & voilà pourquoi la Vierge  
 était si fort *en colere*. Je suis bien sûr que notre

Voyageur aura eu la discrétion de ne pas rire de ce conte : il aurait mal passé son temps. Bien mal on prit à une pauvre femme qui vendait des estampes : il se trouva par hasard chez elle une mauvaise caricature analogue à la Révolution Française. Ce chiffon fut enlevé par la Police, & la Marchande condamnée à six cents francs d'amende.

De la manière dont pense l'Auteur, je suis étonné qu'à propos de la Sainte-Inquisition, il ait dit : « Nos Livres, ceux des Anglois sont » pleins de déclamations contre le St-Office, que » sans doute on a outrés : cela devait être ». Je demanderai à l'Auteur qui montre autant d'indignation que qui que ce soit contre l'Inquisition, comment il est possible d'*outrer* sur un pareil sujet ? Assurément je n'aime pas les *déclamations* plus qu'un autre ; mais rien de ce qu'on a dit contre l'Inquisition ne pouvait être ni *déclamatoire* ni *outré*, puisqu'il n'y a point d'expression qui ne soit au dessous de la chose. Lisez seulement le *Manuel des Inquisiteurs* : c'est le Code de ce Tribunal ; il est bien avéré, bien authentique ; & tout ce qu'on en peut dire n'approche pas de l'horreur qu'inspire cette seule lecture : c'est sans contredit le dernier degré possible de l'absurdité & de l'atrocité, & l'imagination ne peut pas aller au delà. Un homme qui, dans un Ouvrage de fiction, eût imaginé ce Tribunal, aurait paru calomnier la Nature humaine & passer toutes les bornes du vraisemblable. Nous ne manquons pas d'Ecrivains *déclamateurs* sur tous les sujets ; mais sur celui-là, il n'y a rien à faire ; tout leur talent y échouerait.

L'Auteur finit par une espèce de résumé sur les Journaux Aristocratiques & Révolutionnaires.